

si bien qu'au bout d'un mois, M. le curé de la paroisse, appelé pour les malades et passant par ce rang eut mille peine à reconnaître ses paroissiens de cette concession. C'est lui-même qui, plus tard, nous a raconté ces merveilles.

Mais continuons, car nous ne sommes pas au plus beau de l'histoire. Louis, car c'était le nom de ce jeune homme, apprenant que l'on faisait, dans une partie de la paroisse, des prodiges pour préparer une femme de son choix, voulut voir par lui-même s'il avait été bien compris et s'il pourrait découvrir enfin une vraie ménagère. Il dirigea donc, un dimanche, après vêpres, sa promenade de ce côté-là, mais il ne put satisfaire sa légitime curiosité, et il lui fallut retourner par le même chemin un jour de semaine, pour voir si c'était la maman ou les filles ou la servante qui prenaient soin du ménage, du jardin, de la laiterie et de la basse-cour. Dans le premier jardin, il aperçut une vieille qui sarclait avec tant d'activité qu'elle ne prenait pas même le temps de lever la tête. A côté d'elle étaient trois grandes filles, ayant la figure ombragée par de grands chapeaux de paille, faits en forme de parasol, et des gants dans les mains. C'était la mère et ses filles à marier.

En voyant ce spectacle, Louis ne put se défendre de faire une grimace et de se dire à lui-même : Des demoiselles comme en voilà, ont le cœur trop bas placé pour faire le bonheur d'un mari. D'ailleurs, quand une fille n'aime ni ne respecte sa mère, comment pourrait-elle aimer et respecter son époux. Pour celles-là, c'est temps perdu pour elles que de s'occuper de moi.

Chez les voisins, il trouva un peu mieux, mais rien d'absolument satisfaisant. La mère était toujours en avant, comme si elle eut été la prétendante, et les filles ne faisaient que les travaux les plus légers.

Enfin, rendu chez le dernier de ces cultivateurs, il aperçut encore dans le jardin une femme d'une cinquantaine d'année, et à côté d'elle une jeune fille d'une vingtaine d'années. Aussitôt il franchit l'enclos, salua poliment et demanda à cette femme si cette jeune personne était sa fille. Non, dit cette bonne, en hochant la tête, c'est seulement une *engagée*. — Mais avez-vous des filles. — Oui, Mon cher Monsieur, et de jolies encore, mais elles ne travaillent pas dans le jardin, pour ne pas se gâter le teint, elles sont occupées à broder et à coudre dans la maison; si monsieur désire les visiter, il peut rentrer. — Merci, Madame, dit Louis, je n'ai pas le temps, je reviendrai dimanche prochain. Aussitôt que Louis fut disparu, la mère courut avertir ses filles de préparer leurs plus beaux atours pour le dimanche suivant, leur apprenant qu'elles au-

raient la faveur de recevoir la visite de M. Louis, ce jour-là. On imagine facilement que la joie de la mère fut promptement partagée par ses filles. Sur le champs, on jeta de côté broderies, coutures, &c., pour ne penser qu'aux parures, aux saluts à faire, aux beaux compliments, &c. Enfin, on se dit : passons le temps d'ici à dimanche, à apprendre à se rendre aimables. Il fallait les voir marcher sur la pointe des pieds, se dandiner, serrer les lèvres pour rendre leur parler plus agréable, se regarder dans le miroir, s'arranger la chevelure d'une manière et d'une autre, &c.

Le dimanche arriva enfin, et M. Louis tint parole. Quand il pénétra dans la maison, des sons flûtés s'échappèrent de toutes les bouches et chacun, en faisant son salut le plus dégagé, accompagné du plus aimable sourire, se hâta de lui demander : "Mais, Monsieur, qui nous procure donc l'honneur et le plaisir de votre visite ? Vous êtes bien aimable, Monsieur, de visiter de simples villageoises comme nous." Louis se montra assez indifférent à de si beaux compliments et sans faire attention aux saluts profonds, aux belles manières, il demanda à la mère où se trouvait la jeune fille qui travaillait avec elle dans le jardin, quand il fit sa première visite. La mère surprise d'une semblable demande, dit : "Elle est allée traire les vaches; d'ailleurs elle n'est jamais admise dans cette chambre, les dimanches et les jours de fêtes. Elle appartient à des parents pauvres, voyez-vous, et il faut bien que mes filles tiennent un peu leur rang." Madame, dit Louis, je n'ai pas d'objection à ce que ces belles demoiselles tiennent leur rang, surtout si elles attendent la main d'un homme de bureau ou de profession; mais quant à moi, qui veux avoir une femme d'habitant, j'aurai plus d'avantage à m'adresser à votre servante qu'à ses maîtresses. Et là-dessus, il tire son salut, sort assez précipitamment et se rend auprès de la jeune fille pour lui faire sa demande de mariage. La jeune fille qui était aussi sage que travaillante, renvoya la décision à ses parents, lui promettant de lui donner une réponse dans un jour ou deux.

Un mois après, Louis conduisait Marie, la servante, à l'autel et après un modeste repas pris en compagnie de parents et d'amis, du consentement de son père et de sa mère, il donna à sa femme le soin d'aider au ménage, de conduire la laiterie, de veiller à la basse-cour. Voilà huit ans que cette union existe; tout prospère dans la famille et Marie met tout son bonheur à rendre heureux son mari, son beau-père et sa belle-mère. Une de ces belles demoiselles, qui ne craignent rien tant que de gâter leur teint et qui abandonnent à leur mère les rudes travaux du ménage, en auraient-elles fait autant ?

Mais, me demandera-t-on, que firent ces cultivateurs et leurs filles, après une telle déception. D'abord, il y eut des pleurs de répandus, de la part des filles délaissées et remplacées par une simple servante. Elles essayèrent même de faire croire que Louis était mal élevé et qu'il ne méritait, malgré ses richesses, qu'une pauvre fille sans éducation, mais chacun se rappela la fable du renard et des raisins et comprit que c'était le dépit qui leur dictait ce langage. Quand aux *bonnes gens*, ils se dirent : Ce que nous avons fait depuis deux ans nous a réussi et nous a rapporté de bons bénéfices, nous allons continuer de profiter de la leçon qui nous a été donnée, et si nos filles veulent nous aider, elles trouveront d'autres Louis B....

De cette époque, les filles se dirent : "Nous avons été attrapées une fois soyons plus sages, et ne nous exposons pas à l'être une seconde fois, Travaillons au jardin et à la laiterie, sans craindre de nous salir les mains, et nous trouverons de bons cultivateurs." Aujourd'hui, plusieurs d'entre elles sont mariées et bien établies.

Puissent toutes les filles de nos bons cultivateurs suivre leur exemple donné un peu tardivement.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 21 JUILLET 1870.

Critique et Suggestions.

M. le Rédacteur,

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre extrait du "Livre aux 100 louis d'or" que vous avez publié dans la *Semaine Agricole* du 30 ultimo. Il faut être franc avant tout, et, en vue du succès de l'agriculture, ne pas craindre de vous exposer les raisons pour lesquelles on croit devoir différer d'opinion avec vous. Je suis sûr que vous accueillerez toujours avec bienveillance une critique honnête.

Ces réflexions m'ont été inspirées à la lecture de votre note de la page 117 du journal sus-cité et que voici :

"Nous croyons devoir remarquer que la construction d'une fosse à purin offre, à cause de notre climat, des difficultés très-sérieuses et en conséquence nous devons mettre sur leurs gardes les cultivateurs désireux de pratiquer cette amélioration. Avant de la recommander d'une manière formelle, nous tiendrions à connaître l'expérience des hommes pratiques sur ce sujet. Celle que nous avons faites nous-mêmes nous porte à croire qu'il est très-difficile de faire, sans de